



ROCH CARRIER

LEÇONS APPRISSES
ET PARFOIS OUBLIÉES

 Libre
Expression

AVANT DE COMMENCER...

Dans ce livre, vous lirez quelques fois le nom de Sainte-Justine. C'est l'endroit où je suis né. À l'époque où j'étais un enfant, mon village était situé dans le comté de Dorchester. Des années plus tard, le gouvernement du temps a décidé que ce territoire devait être libéré du nom anglais de Dorchester. Quand ce fut accompli, ma mère a déclaré : « Depuis que not'comté a perdu son nom, on dirait que j'ai p'us de pays. »

J'aimais et j'aime toujours le territoire où j'ai commencé mon voyage sur notre planète. J'aimais et j'aime ses gens qui m'ont aidé à grandir. Les soirs d'été, quand mon père revenait de ses tournées de vente, je restais avec lui, sur la galerie de notre maison, avec les hommes qui venaient fumer et causer avec lui.

Un soir, ils racontèrent une nouvelle aventure de M. Simon Tanguay, qui, entre autres occupations, était camionneur. Il menait ses affaires paisiblement, tranquillement, solidement, aimablement. Tout le monde appréciait ce monsieur calme qu'on appelait « le père Simon ».

Très tôt ce matin-là, en juin, le soleil était bon, pas trop chaud. Le père Simon conduisait son camion.

Le long de la route, il y avait de belles feuilles neuves et des oiseaux dans les arbres, des pissenlits dans les champs, des papillons qui volaient. Combien de fois avait-il suivi cette même route ? Quelque mille fois... Grâce au nouveau gouvernement de Duplessis, elle était maintenant asphaltée : pas de poussière, pas de cailloux dans le pare-brise de son véhicule. Ses enfants avaient grandi. Il avait maintenant des petits-enfants, mais il travaillait encore comme un jeune homme doit travailler. Il ne se plaignait jamais ; si tout n'allait pas bien, tout finirait par aller bien. Dans son camion, il était prudent, n'allait pas trop vite, jamais trop lentement.

Ce jour-là, comme tant de fois dans sa vie, il quitte le territoire de Sainte-Justine. À sa montre, il est cinq heures et quelques minutes du matin. C'est son horaire habituel. Tournant à droite, il s'engage sur la route qui descend en une longue pente abrupte vers Sainte-Germaine. Que son camion doive la gravir ou la descendre, le père Simon donne toujours à cette pente raide, été comme hiver, son attention absolue. Ici, il ne se laisse jamais distraire.

Son pied presse la pédale de freinage, mais il lit, à l'indicateur, que sa vitesse augmente, augmente. De toute la force de sa jambe et de son pied, il enfonce la pédale. L'aiguille de l'indicateur de vitesse continue de grimper vers les plus gros chiffres.

Très inquiet, le père Simon veut freiner son camion fou. Mais quelle pédale son pied doit-il écraser au plancher ? Aurait-il tout à coup perdu la mémoire ? Non seulement son camion dévale la

penne, mais il zigzague... Et voici une voiture qui vient en sens inverse ! Son pied retrouve, enfin, la pédale de frein que, de toute sa force, il enfonce au plancher. Le camion n'obéit pas à cette manœuvre. Le père Simon n'est plus le maître à bord. Le véhicule, projeté par l'escarpement de la route, oscille d'un côté de la chaussée à l'autre. « Qu'est-ce que le bon Dieu me veut ? » se demande-t-il. L'heure est-elle venue de Lui demander un dernier pardon pour ses péchés ?

Tout à coup, il aperçoit à sa droite un ponceau qui lui semble mener à un terrain presque plat au bout duquel il y a, derrière un jardin, une maison. C'est un cadeau du ciel ! Le père Simon n'est plus désespéré. Il va quitter cette route. De toute la force de ses bras, il tourne le volant. En équilibre sur ses roues du côté droit dont les pneus crient, le camion vire, traverse le ponceau, retombe sur toutes ses roues, projeté dans le jardin, écrasant les fleurs, les légumes, il roule, roule, même si, sous le pied du père Simon, la pédale de frein est appuyée au plancher. Le camion s'arrête quand il a écrabouillé le balcon de la maison et s'est écrasé contre son solage de pierres et de ciment.

Un instant, le père Simon se pense mort, mais il entend une voix de femme. Il la voit dans la lumière matinale : en robe de nuit dans l'embrasure de la porte de sa maison. Elle appelle au secours ! Quand le père Simon est certain d'être encore en vie, il ramasse son chapeau, qu'il a perdu sous le choc, et le remet sur sa tête.

Tout échevelée, la dame ne peut aller plus loin que le seuil de sa porte. Le balcon n'existe plus. Le

père Simon sort lentement de son camion, marche vers les ruines du balcon et la dame terrifiée qui criaille, qui gesticule. Il s'approche, soulevant son chapeau :

— Bonjour, ma belle madame ! J'sus certain que vous m'attendiez pas si de bonne heure à matin ! J'sus jusse v'nu vous dire que je vas vous bâtir une belle galerie toute neuve gratis, pis je vas vous réparer gratis votre solage. J'vous donne ma parole d'homme. Moé, j'viens de Sainte-Justine. J'peux pas faire autrement, ma belle madame, que faire ce que je dis... Je pourrais-t-i' téléphoner au garage de v'nir prendre soin de mon truck qui est ben malade ?

— Mon mari est pas là, mais si vous nous offrez des réparations gratis, je pense que je devrais vous offrir des crêpes avec du sirop d'érable, même si i'est pas mal de bonne heure pour déjeuner...

— Faites-les pas trop bonnes, vos crêpes, ma bonne madame, ça pourrait m'donner envie de r'venir avec mon truck écrapoutir vot'balcon neu'.

On m'a souvent demandé : « Comment c'était de vivre dans un petit village comme Sainte-Justine ? » Je réponds chaque fois : « Le village était petit, mais ses gens ne l'étaient pas. »

QU'EST-CE QUI FAIT LE GROS BOUM-BOUM ?

Mon grand-père Anatole, le père de ma mère, n'était pas loquace. Durant la journée, il martelait sur son enclume le fer rougi par un feu de charbon de bois. Parler, pour lui, était l'affaire des femmes, comme laver le plancher, cirer le linoléum, tricoter, broder, coudre, cuisiner, avoir des bébés ; l'affaire des hommes était de trimer avec des outils.

En 1939, dans mon comté de Dorchester, la route, de décembre à avril, dormait sous une très épaisse couverture de neige. Les véhicules étaient tirés par un, deux, parfois quatre chevaux. On se déplaçait en boghei, en carriole, en traîneau. Mon grand-père était le charron du village : il était l'homme qu'on venait voir pour réparer les roues en été et les skis en hiver. Son atelier, qu'il appelait sa « boutique », était adjacent à sa maison. Que d'heures j'ai passées en sa compagnie, sans que cet homme sévère m'ait jamais semblé ennuyé par la présence d'un enfant qui ne savait rien faire d'autre que questionner...

Je devais avoir deux ans et demi quand, pour la première fois, j'ai pénétré dans sa caverne mystérieuse d'où provenait un vacarme qui, très souvent,

recouvrait, dans la cuisine, les paroles ou les chansons de ma grand-mère Odélie.

— Qu'est-ce qui fait ces gros boum-boum ? lui demandai-je une fois.

— C'est pépère qui travaille.

Je devins de plus en plus curieux. Un jour, alors que ma grand-mère était occupée à brasser la soupe dans un chaudron avec une longue cuillère de bois, je descendis un escalier escarpé. À son pied, j'aperçus toutes sortes de choses que je n'avais jamais vues, empilées sur le plancher, entassées sur des tablettes, accrochées aux murs ou pendues au plafond : des rayons de roues, des vilebrequins, des mèches, des sciottes, des égoïnes, des marteaux, des rabots... Au-dessus de ma tête, entre les poutres du plafond, de longues barres de fer plat étaient retenues par des traverses. Mais où était mon pépère ? M'avançant vers une porte, j'entendis :

— Mon p'tit homme, as-tu demandé à ta mémère pour v'nir icitte ?

Il s'agenouilla pour être à ma hauteur et ouvrit ses bras forts. Je courus vers lui. Il m'enserra, me souleva, me porta vers une table en ciment, toute noire, sur laquelle il y avait du feu :

— Toé pis moé, on va faire grandir le feu.

Je gonflai mes joues, prêt à souffler.

— T'as pas besoin de souffler.

Me tenant solidement assis sur son bras gauche, mon grand-père prit ma main droite dans sa grosse main rude et la posa sur un manche en bois qui sortait d'un sac en cuir accroché au plafond. Avec l'aide de sa main contre la mienne, j'actionnai le soufflet.

— Regarde le feu, i'grandit, comme toé tu vas grandir... Tire plus fort! encouragea mon grand-père. Oui, comme ça, mon p'tit homme... Encore plus fort!

La flamme devint plus haute, plus gigotante.

— Bon! Le feu est prêt, le fer est prêt et on est prêts! dit mon grand-père.

Il me posa par terre, choisit parmi des outils accrochés au mur une longue tenaille avec laquelle il saisit la barre de fer rouge qui était dans les charbons ardents du foyer.

— Le fer, i'est devenu tout rouge, dans le feu. Tu vois? Les enfants doivent pas jouer avec le feu. Ça pourrait brûler toute la maison.

Il plongea la barre de fer dans un seau d'eau d'où jaillit un nuage de vapeur.

— Astheure, r'tourne trouver ta mémère et conte-lui ce que t'as fait.

Zigzaguant dans la boutique, entre toutes sortes d'outils, je réussis à retrouver l'escalier qui menait à la cuisine de ma grand-mère.

La maison de mes parents était proche de celle de mes grands-parents. J'allais les visiter trois fois, cinq fois, peut-être dix fois par jour. Et, bientôt, je passai plus de temps avec mon grand-père qu'avec ma grand-mère. Elle me le reprocha :

— J'pense que t'aimes mieux ton pépère que ta mémère.

Mon grand-père ne me parlait pas beaucoup. Il travaillait et je l'observais. Il m'avait avisé :

— Avant de toucher à que'que chose, demande-moé si tu peux y toucher. J'veux pas que tu te fasses mal avec mes outils.

J'avais bien compris la consigne. Je ne faisais pas un pas sans demander :

— Pépère, j'peux-t-i' toucher à ça ?

Il répondait : « Non ! C'est trop pointu ! »
Ou bien : « Non ! C'est trop coupant ! »
Ou bien : « Non ! C'est trop pesant ! »
Ou bien : « Non, ça pourrait te tomber sur la tête. »
Ou bien : « Non, y a encore du gaz dans ce bidon. »

Souvent, il m'avertissait :

— Mon p'tit homme, attends de grandir avant de toucher à ça.

Pas une seule fois je n'ai senti que ma curiosité provoquait de l'impatience chez cet homme occupé. Parfois, il me lançait un défi :

— Mon p'tit homme, tu vois la masse pesante, là ? Ben, j'en aurais besoin. Es-tu capable de me l'apporter ?

Tout fier de ma force, je déménageais l'outil. Je pouvais même transporter des brassées de rais. Il m'avait montré comment les introduire dans le moyeu d'une roue : je commençais le travail et il le terminait. Je l'aidais à tourner la manivelle de la cintreuse pour donner la forme d'un cercle à la longue barre de fer qui allait enserrer la roue de bois. Je grandissais.

Grimpé sur un tabouret, je pus bientôt atteindre, toucher, puis saisir et actionner le manche du soufflet de la forge. J'étais fasciné par la respiration de ces grosses joues de cuir qui se gonflaient pour donner de la force aux flammes qui amollissaient le fer.

En ce bel été, n'avais-je pas maintenant six ans ? J'irais à l'école en septembre. Ma grand-mère se plaignait :

— Mon p'tit Roch, tu viendras p'us voir ta mémère comme avant...

Pourrait-elle encore me raconter les aventures de ce grand frère qu'elle n'avait pas connu, car il était parti avant la naissance de sa petite sœur pour un long voyage sur la mer, où il avait aperçu des baleines plus grosses que son bateau ?

— J'ai des bons restes de mon gâteau du dimanche... En veux-tu une pointe ? Avec du bon crème au chocolat.

Elle n'avait pas besoin d'insister... Puis, avec du chocolat sur les joues, je descendais dans la boutique de mon grand-père, où j'étais désormais capable de soulever son plus gros marteau...

Un matin, quand j'apparus dans son atelier, mon grand-père annonça :

— Aujourd'hui, mon p'tit homme, c'est une belle journée pour apprendre quelque chose. Grimpe sur ton banc.

Je fis ce qu'il m'avait demandé.

— Astheure, pogne le manche du soufflet et fais-lui souffler de l'air sur le feu.

Pendant que je faisais les mouvements nécessaires avec toute la force de mon bras et de ma main qui, bientôt, apprendrait à tracer avec un crayon les lettres de l'alphabet, mon grand-père alla chercher, accrochée à un clou sur le mur, sa tenaille qui avait le plus long manche ; il plongea le bec de l'outil dans les flammes du foyer pour tirer de la braise une barre de fer rouge. Des étincelles

voletaient tout autour. Il l'examina à l'endroit, à l'envers.

— Astheure, descends de ton p'tit banc, apporte-moé le marteau qui est sur l'établi et viens à côté de l'enclume.

Fier de la force de mes biceps, j'apportai le lourd marteau à mon grand-père. Il avait posé un bout de la barre de fer rouge sur l'enclume et tenait serrée l'autre extrémité dans le bec de sa pince.

— J'vas tenir la barre de fer solidement sur l'enclume ; toé, avec tes deux mains, tu vas tenir ben fort le marteau pis tu vas battre la barre de fer, tu vas la cogner su' le coin de l'enclume... Regarde mon doigt : tu vas cogner icitte, jusse icitte, su' le coin. Cogne le fer rouge, pas l'enclume !

Il glissa la barre de fer à l'endroit que son doigt m'avait indiqué.

— Astheure, pogne le manche du marteau avec tes deux mains pis cogne ! Cogne ! Cogne encore... Cogne comme un petit homme ! Cogne comme un homme ! Cogne comme un vrai forgeron !

Peu à peu, la barre rouge, qui lançait des étincelles, consentit à se courber. Je continuai de la marteler jusqu'à ce que j'aie réussi à plier le fer.

— Tu vois, t'es capable de plier le fer ! Astheure, laisse ton marteau su' l'enclume, prends les tenailles et va plonger dans le sciau d'eau la barre de fer que t'as pliée.

Mes deux mains tenant de toute leur force la barre de fer rouge serrée entre les deux branches des tenailles, je l'ai trempée dans l'eau froide. Il y eut un chuintement et un gros nuage de vapeur sortit du seau.

— Mon p'tit homme, dit mon grand-père, j'ai p'us de tabac à chiquer. Faut que j'aille au magasin. Va dire à ta mémère que j't'emmène avec moé.

Grimpant l'escalier, je courus à la cuisine :

— Mémère ! J'ai plié une barre de fer ! Pépère m'amène au magasin pour acheter du tabac à chiquer !

En panique, elle sortit de la cuisine et, du haut de l'escalier qui menait à la forge, elle cria :

— Natole !

— Odélie, annonça mon grand-père, not'p'tit homme vient de plier une barre de fer !

— Natole, tu vas pas faire goûter ton tabac à chiquer au p'tit ! M'écoutes-tu, Natole ?

— Not'p'tit homme est pas encore mûr pour goûter à du bon tabac.

Je suivis mon grand-père au magasin général. Dans un coin, il y avait quelques chaises disposées en cercle, un banc gris contre le mur et un crachoir. Les hommes venaient y fumer, parler de politique ou échanger des commentaires sur les personnes qui passaient dans la rue, devant la vitrine du magasin.

Respecté par tout le monde parce que tous avaient besoin de ses services, mon grand-père le charron était trop occupé à sa forge pour avoir le temps de flâner. Puis, il n'aimait pas parler. Il préférait ajuster un bandage de fer à une belle roue de bois ou sur un ski de *sleigh*.

Cette fois, après avoir acheté une gerbe de tabac à chiquer, il s'arrêta devant le groupe de flâneurs pour déclarer fièrement :

— Aujourd'hui, mon p'tit homme a plié une barre de fer !

— Natole, tes enfants sont partis, un après l'autre, pour attraper de l'instruction au collège, dit son frère Onésime. Quand tu seras pus capable de tenir ton marteau, y a pas un de tes enfants qui aura envie de te remplacer... T'as pus besoin de t'inquiéter! Le p'tit homme va continuer ta charronnerie!

— I'a plié la barre de fer rouge comme si ça avait été une feuille de papier, assura mon grand-père.

— Mon p'tit homme, laisse-moé voir tes « mos-selles », demanda M. Cassidy, l'embaumeur. (Personne ne connaissait le mot « biceps ».) Y a d'la graine de force là-dedans.

— Si t'es capable de plier une barre de fer, serais-tu notre futur Victor Delamarre ? dit Jos Dorval, le maquignon.

(Le très fameux Victor Delamarre était connu pour être « l'homme le plus fort du Canada ».)

Démerise, une grosse dame qui avait donné naissance à plus de vingt enfants et n'avait jamais craint de se mêler à une conversation d'hommes, me conseilla :

— Mon p'tit homme, si t'es assez fort pour être fort, ben, essaie de devenir encore plus fort!

J'écoutais. Je savais que je n'étais pas fort comme Victor Delamarre, ni comme le Surhomme des bandes dessinées, dans le journal... mais, au mois de septembre, j'irais à l'école.

Pour y être admis, il fallait être vacciné. Alors que nous marchions, ma mère et moi, vers la grosse maison du Dr Robitaille, elle m'expliqua :

— Le docteur va te faire une p'tite égratignure su' le bras... Ça va te brûler un peu, mais ça va effrayer tous les méchants microbes qui veulent te donner des maladies.

Cette maternelle explication ne m'empêcha pas de crier aussi fort que j'en étais capable quand le bon docteur entreprit d'égratigner mon bras. Son opération terminée, le Dr Robitaille me dit :

— Tu as crié fort, très fort ! Mais t'as été capable de pas pleurer... T'es un vrai petit homme !

— J'sus capab'e de plier une barre de fer ! proclamai-je bien fièrement.

— Tu as plié une barre de fer ! Comment as-tu fait ça ?

— I'faut du fer.

— I'faut du fer... répéta le docteur.

— Pis i'faut du feu.

— I'faut du feu...

— I'faut des pinces.

— I'faut des pinces...

— I'faut un marteau.

— I'faut un marteau...

— I'faut une enclume.

— I'faut une enclume.

— Pis...

— I'faut d'la force, suggéra le docteur.

— I'faut d'la force.

— Mon garçon, prévint-il, tu vas sentir des picotements dans ton bras. Il faut pas te gratter, absolument pas. Si t'es assez fort pour plier le fer, tu vas être assez fort pour endurer un picotement...

Septembre arriva rapidement. Un matin, je quittai ma maison pour ma première journée à l'école. Le samedi précédent, mon père m'avait emmené chez le barbier du village, qui s'occupait des cheveux des hommes. J'avais sur mon dos un

sac d'école neuf, avec un livre de lecture et un petit coffre de bois qui contenait deux crayons et une gomme à effacer. Sur le trottoir de l'unique rue du village, j'escaladai la colline où l'église était juchée. L'ayant dépassée, je descendis sur l'autre versant, que je connaissais très peu, où l'école avait été bâtie. Tout à coup, un garçon que je n'avais jamais vu marchait à côté de moi :

— Je... je... je... m'en... m'en... m'en vas à l'é... à l'é... à l'école, expliqua-t-il.

— Moé itou, j'm'en vas à l'école.

— J'ai... j'ai... j'ai... j'ai des la... des la... J'ai des lapins à la... à la... à la maison.

— Moé, j'sus capable de plier une barre de fer su' l'enclume de mon pépère.

— Je... je... je m'appelle É... É... Émery.

— Je m'appelle Roch.

— Veux... veux... veux-tu... voir mes la... mes la... mes lapins ?

Émery me fit rencontrer ses lapins dans leurs cages. Dans le jardin de sa mère, nous arrachâmes des carottes pour les petites bêtes. Ainsi commença une amitié qui dure encore, même si Émery n'est plus de ce monde...

Au cours des années, alors que je traversais des zones rébarbatives, j'ai souvent pensé à cette barre de fer que j'avais pliée sur l'enclume de mon grand-père. Et je me rappelais :

— I'faut du fer... I'faut du feu... I'faut des pinces... I'faut un marteau... I'faut une enclume... I'faut d'la force.

UNE VISITE CHEZ MON AUTRE GRAND-PÈRE

Je ne voyais pas souvent mon autre grand-père, le père de mon *pepa*. Si la maison de pépère Anatole et de mémère Odélie n'était séparée de la nôtre que par celle du père Léon, qui était toujours de mauvaise humeur, par la maison de son gendre, le barbier Antoine Boutin, et par le magasin général d'Onésime, le frère de mon pépère Anatole, la maison de mon pépère Ernest était beaucoup plus éloignée. Nous ne pouvions nous y rendre qu'une seule fois par année, et seulement si on était assuré que le temps serait beau.

Bien habillés dans nos vêtements du dimanche, nous montions dans la voiture Ford que mes frères et moi avions, la veille, dépoussiérée, lavée, cirée, polie. Je m'assois sur la banquette avant, entre mon père et ma mère. Mes deux frères et ma sœur devaient se serrer sur la banquette arrière. Pourquoi avais-je le privilège de m'asseoir entre mon père et ma mère, sur la banquette avant ? J'étais malade en voiture. Une fois, avant de nous mettre en route pour revenir à Sainte-Justine, mon petit frère Jacques avait demandé à notre pépère Ernest : « Vous voudriez pas garder Roch chez vous ? J'vomit

à tous les dix milles... Pis i'faut qu'on attende qu'i'ait fini avant de continuer notre chemin.»

Je comprends peut-être aujourd'hui la cause de ces malaises. Nous entreprenions le voyage vers Lambton seulement si le temps était beau et si le soleil était radieux. Nous roulions sur des chemins de gravier où la poussière soulevée par notre passage était épaisse. Nous allions de courbe en courbe, de colline en colline, de cahot en cahot.

— On se penserait dans un four, soupirait ma mère.

Au volant, sans nous le dire, mon père était toujours préoccupé, craignant d'avoir une crevaison, de perdre une roue, de manquer d'essence, ou qu'une grosse roche dans la route arrache le plancher de la voiture. À chaque tour de roue, la voiture branlait. Pour calmer son anxiété, il fumait cigarette sur cigarette.

— La chaleur va nous étouffer, se plaignait ma mère.

— Au moins, la poussière d'la route entre pas en dedans, ripostait mon père, très satisfait que toutes les vitres soient hermétiquement fermées.

— Ta boucane de cigarette peut pas s'sauver dehors non plus, cinglait ma mère.

Moi, dans ma petite culotte courte, assis entre mon *pepa* et ma *moman*, je tenais cette boîte de carton grise que ma mère avait pris l'habitude de placer sur mes genoux en prévision de l'inévitable moment où jaillirait de ma bouche la vomissure que je ne pourrais retenir. Oui, chaque fois, j'étais terriblement malade dans l'automobile qui nous

menait chez notre pépère et notre mémère Carrier, à Lambton, dans le comté de Frontenac.

Après trois heures de route, ou peut-être quatre, nous apercevions enfin l'entrée de la longue allée bordée de peupliers; elle nous menait à une maison blanche, qui peu à peu se dévoilait derrière le feuillage et les touffes de fleurs. Nous étions arrivés. Et un miracle s'accomplissait : je n'étais plus malade !

La voiture ralentissait, ma mère, vivement, baisait la vitre, nous faisons comme elle, sans provoquer les protestations de notre père. Il n'y avait plus de poussière autour de nous. « L'air sent bon », annonçait ma mère.

Aussitôt apparaissait notre toute petite mémère Carrier, avec ses colliers, qui s'empressait vers nous. Derrière elle, notre pépère Carrier s'approchait avec sa pipe et sa belle moustache blanche.

Mon frère Jacques courait déjà à la poursuite des poules et poulets qui, autour, vivaient en liberté. Soulagé de n'avoir plus à conduire, mon père allumait tranquillement une autre cigarette pour célébrer son retour au pays natal.

Mes parents entraient dans la maison avec mes grands-parents. Je me dirigeais vers le jeu de croquet. Mon frère déserrerait bientôt ses petites bêtes et viendrait me rejoindre. Les règles de ce jeu nous étaient inconnues. Il nous était de très peu d'importance que la balle roule ou non sous l'arceau... mais nous avions tellement de plaisir à la frapper avec le maillet ! Qui de nous deux avait frappé le plus fort ? Notre sœur nous observait tout en caressant des fleurs. Nos grands-parents et nos parents étaient heureux de nous voir si heureux...

Une douce brise nous apportait le parfum de la nourriture qui cuisait dans le four du poêle à bois. Dès que notre grand-père aurait fini de traire les vaches, nous nous assoirions à la table pour le souper.

Il y avait de la musique à la radio... Se plaignant que « déjà, si de bonne heure dans l'été », les jours avaient raccourci, notre grand-mère se levait pour aller allumer la lumière. Revenue à la table, elle parlait d'oncles et de tantes dont nous, les enfants, ne connaissions guère que le nom. Nos oncles et nos tantes étaient éparpillés partout dans la province. Notre grand-père racontait des histoires du temps qu'il travaillait, l'hiver, sur les chantiers forestiers. Il se souvenait de tel arbre, qui avait les branches de telle façon, qu'il avait abattu à tel endroit et qui n'était pas tombé comme il aurait dû. Il nous parlait des chevaux qui, disait-il, avaient travaillé avec lui. Jeune homme, il avait été draveur. Se levant de sa chaise, il nous montrait comment, dans ce temps-là, il était capable de sauter d'une bille à l'autre, sur la rivière ou sur le lac... De retour à Sainte-Justine, je tenterais, avec mes amis, sur l'étang près de la scierie, de répéter les prouesses de mon grand-père Carrier.

Une fois, la lumière de la lampe du plafond, tout à coup, se mit à trembloter, à pâlir, à faiblir pendant que la musique à la radio « traînait les pieds », remarqua notre mère.

Et la lumière s'éteignit dans l'ampoule électrique. Ma grand-mère s'empressa à la cuisine puis revint avec une chandelle. Mon grand-père alluma la mèche de la chandelle puis sa pipe. Nous avions de la lumière !

Au fond du jardin, il y avait une tour de métal. À chacune de nos visites, notre pépère Carrier nous rappelait qu'elle était bourrée d'électricité. « Si vous touchez à l'électricité, vous allez être brûlés comme des saucisses dans une poêle », nous prévenait-il.

Au sommet de la tour, il y avait une grande roue, faite comme un éventail.

— Le vent fait tourner cette roue-là pour faire l'électricité, expliqua notre pépère. Quand le vent fait pas son ouvrage, y a pas d'électricité dans la maison.

Sans musique à la radio, sans la lumière au-dessus de la table, le souper continua autour de la chandelle. Et nous, les enfants, nous écoutions des histoires au sujet des frères et des sœurs de papa, de cousins, de cousines qu'on n'avait jamais vus. Et ce fut l'heure d'aller dormir...

Tôt, le lendemain matin, je marchais avec mon pépère de Lambton qui allait traire ses vaches. Un mince ruisseau traversait en zigzaguant sa ferme. Avec mon pépère de Sainte-Justine, j'avais appris à enfiler un ver sur un hameçon et à pêcher.

— Pépère Carrier, dans vot'ruisseau de Lambton, y a-t-i' des truites ?

— Non, mon p'tit gars, y a pas de truites, pas une truite... mais y a de l'or... Y a des cailloux en or. Ça, c'est un secret. Mon p'tit gars, va pas répéter ça à parsonne...

Ce jour-là, je suis allé au ruisseau de notre pépère et j'ai volé un caillou en or. Ajouterai-je une confidence ? Quand ma vie se déroulait, parfois, comme un insignifiant ruisseau, je me souvenais du ruisseau de mon grand-père de Lambton

et du caillou que j'y avais trouvé. Ragailardi, je me disais :

— À moi de prospecter !

DANS CES MÉMOIRES ÉCLATÉS, Roch Carrier relate, avec le talent de conteur qu'on lui connaît, des moments déterminants, des rencontres improbables, des synchronicités qui ne s'inventent pas.

De ses conversations avec Gaston Miron en pleine rédaction de *L'Homme rapaillé* au trajet à contresens sur le pont Jacques-Cartier dans la voiture d'Hubert Aquin, en passant par la tournée européenne de la pièce *La guerre, yes sir!*, les épisodes racontés par Roch Carrier avec humour, tendresse et philosophie sont autant de tranches savoureuses de l'histoire culturelle du Québec.

L'auteur en profite pour réfléchir sur le temps qui passe, sur la mémoire et sur l'écriture, dans une prose qui nous rappelle pourquoi il est un écrivain québécois incontournable.



ROCH CARRIER a publié au total une cinquantaine d'œuvres – romans, contes, recueils de poésie et pièces de théâtre. Il a été tour à tour secrétaire général du Théâtre du Nouveau Monde, recteur du Collège militaire royal de Saint-Jean, directeur du Conseil des arts du Canada et administrateur général de la Bibliothèque nationale du Canada. Plusieurs de ses textes sont considérés comme des classiques, étudiés dans les écoles et les universités du monde, où il a beaucoup voyagé.